

INSTINCT

Cyrille Le Nôtre

Cyrille Le Nôtre

Instinct

© Cyrille Le Nôtre, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8919-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« De la terre heureuse, tu as fait ton enfer ».

Shakespeare, Richard III, acte I, scene 2

I

Le corps de Sandra gisait au sol. Elle s'était levée du lit pour aller à la salle de bains, je l'avais suivie dans le couloir, énervé, je ne me souviens plus pourquoi. Elle était face à moi et d'un coup sec, je l'avais poussée des deux mains. Elle avait basculé en arrière sur la rambarde de l'escalier. J'avais essayé de la rattraper, nos regards s'étaient croisés. Elle avait vu que je regrettais. Son corps s'était écrasé un étage plus bas sur le carrelage près du radiateur en fonte. J'ai hurlé et dévalé les escaliers, le sang se répandait autour de sa tête déformée. Je marchais pris de sanglots en tournant en rond dans sa maison. J'ai fini par m'affaïsser en sueur dans le canapé. Mon regard fixait le parquet, je respirais profondément, sans tourner mon visage vers le couloir ensanglanté. Le calme apparent de sa maison s'éternisait. Son ex-mari avait la garde de sa fille cette semaine. Le couple de perruches ondulées, imperturbable, chantait dans le salon. Sandra n'avait jamais eu l'intention de se suicider. La position recroquevillée de son corps, sa tête écrasée enfoncée dans les épaules, ne s'expliquaient que par mon geste brutal. J'ai tout de suite pensé à la police. Peut-être pourrais-je expliquer aux policiers que c'était un accident ? Est ce qu'ils comprendraient ? Et qu'est-ce que je risquais ensuite ? Si je me dénonçais, je serais accusé de sa mort et condamné. Cela ne faisait aucun doute. Et pour quelle peine ? Des années en prison... Et s'ils remontaient dans mon passé, ils pourraient découvrir autre chose. Je me suis levé pour avaler une tablette de chocolat et un thé noir dans la cuisine. Une nappe rouge foncé d'un mètre de large s'étendait autour du corps de Sandra. Je devais réagir sans paniquer, reprendre mes esprits. Je ne pouvais prévenir les autorités. C'était trop dangereux. Il fallait trouver une solution qui efface les traces de cet accident et de ma responsabilité pour retrouver le cours normal de ma vie. J'avais l'impression de replonger dans un passé lointain. Encore un autre drame que j'aurais pu éviter : j'avais oublié ce premier traumatisme et cet accident le faisait ressurgir. Je n'avais pas le choix, il fallait me décider maintenant. Il n'y avait qu'une solution. Debout dans le couloir, j'ai regardé une dernière fois Sandra inerte. J'ai couru chercher ce dont j'avais besoin. J'ai enfilé d'abord des gants en caoutchouc, puis enveloppé Sandra dans une couverture suffisamment épaisse et nettoyé le carrelage. Se

débarrasser de son corps, peut-être qu'une grande valise pourrait convenir. J'ai ouvert les placards sans rien trouver correspondant à sa taille. Il aurait fallu que je la découpe en morceaux dans la baignoire : sa chevelure blonde, ses jambes, ses bras gracieux, sa taille ajustée... rien que d'y penser, j'ai eu envie de vomir. Cela était inimaginable de disloquer son corps. Les histoires de meurtre n'étaient plus mon affaire. J'ai repensé à notre dernier week-end ensemble. Je me suis ressaisi. J'ai nettoyé le corps de toute trace et empreinte qui aurait pu me compromettre. En fouillant dans la cave, j'ai trouvé un grand sac de plongée sous-marine. J'ai dû m'y prendre à trois fois pour la recroqueviller dedans. Mon corps réagissait en convulsions et tremblements, submergé par l'émotion. Heureusement, elle ne mesurait qu'un mètre soixante. Je suis remonté au salon, éreinté, la maison était toujours calme. J'avais des crises de larmes incontrôlables. J'ai regardé les perruches et ressenti un instant d'apaisement. C'était curieux, Sandra ne m'avait jamais dit qu'elle pratiquait la plongée sous-marine. En habitant Saint-Étienne, elle aimait surtout partir en randonnée dans les Alpes pendant ses vacances. Je ne l'imaginais pas plonger la tête sous l'eau. Je l'avais connue dans un camping dans les Alpes. Nous avions sympathisé. Je pensais qu'elle ne serait qu'une rencontre passagère, et puis j'avais trouvé un travail à Saint-Etienne où elle vivait. Notre relation avait évolué et nous étions devenu amants. J'ai nettoyé la chambre calmement, changé les draps, posé le dessus-de-lit en velours vert qu'elle aimait tant. J'ai vérifié chaque pièce, effacé comme je pouvais mes empreintes, un coup de chiffon sur les meubles, les portes et tables, la tasse et ramassé mes affaires. J'ai fouillé mes poches, inquiet, car je ne trouvais pas mon téléphone portable. J'ai cherché dans toutes les pièces. J'ai ouvert les placards. Rien. Je passais mon temps à l'oublier chez les uns et les autres. S'il n'était pas dans mon appartement, il fallait que je revienne ici pour tout vérifier à nouveau. Je ne pouvais pas laisser mon téléphone chez elle. C'était un indice flagrant. Le sac de plongée sur l'épaule, la tête baissée, j'ai rejoint ma Fiat, garée à quelques rues. Arrivé à mon appartement, j'ai déposé le sac dans la salle de bains. J'ai remarqué mon téléphone posé dans la cuisine. J'étais soulagé. Plus tard, j'ai retrouvé Clotilde chez elle pour la nuit. Divorcée, la trentaine, secrétaire à la mairie, je la fréquentais depuis quelques mois, peu après mon arrivée à Saint-Étienne. J'avais côtoyé un temps Sandra et Clotilde. En regardant Clotilde, j'étais content de ne plus devoir lui mentir. Je n'avais plus qu'elle.

Pour la deuxième fois, la mort s'approchait de moi, et cette fois-ci dans des

circonstances très différentes. J'avais tout fait pour oublier ce premier traumatisme, c'était une histoire ancienne, et regrettable. Dans ces situations extrêmes, je me protégeais. Jouer le mort pendant un temps, se construire des alibis, question d'organisation, d'emploi du temps et d'équilibre, pratiquer un sport collectif, maintenir une vie sociale coûte que coûte, garder son enthousiasme, faire comme si. Lors du premier drame, il y avait sept ans, j'avais traversé un immense vide intérieur, une parenthèse, la peur de soi, le temps de se reconstruire.

J'ai enterré Sandra le lendemain, un vendredi soir, aux abords d'un bois de Saint-Étienne. La région abondait en forêts, bois et taillis, ce qui allait rendre plus difficile la découverte de son corps. Les jours qui ont suivi, un sentiment de tristesse m'a submergé. Je n'ai pas modifié mes habitudes pour ne pas éveiller de soupçons. Je continuais à rencontrer Clotilde sans rien montrer.

Un soir, elle m'a lâché :

— T'as une tête de déterré ces temps-ci ! Qu'est-ce que tu as fait ?

— Des histoires au travail...

Chaque nuit, je revivais le drame : le dernier regard de Sandra, le bruit de massue contre le carrelage, son corps déformé, froid et rigide, la flaque rouge foncé, le poids du sac, les ombres et bruits menaçants de la forêt. J'espérais que ces cauchemars disparaîtraient au fil du temps. Je pensais à elle tout le temps. Je n'arrivais pas à me défaire de son visage et de sa voix. Je la voyais courir dans la forêt la nuit et s'échapper. J'étais au sol comme mort et c'était elle qui m'enterrait. Je la voyais jeter de la terre sur mon corps à coups de pelle. Elle était en chemise de nuit. Je n'arrivais plus à respirer et me réveillais en sueur à côté de Clotilde. Après quelques jours, sa famille, et ses amis se sont affolés. Je connaissais sa fille, Clémentine, et son père qui m'ont tous les deux informé de l'ouverture d'une enquête pour disparition inquiétante, un article en parlait dans *Le Progrès*. J'ai essayé de les consoler autour d'un thé. Trois semaines plus tard, je cauchemardais toujours. Je m'attendais, entre-temps, à recevoir une convocation de la police, ce qui n'a pas été le cas, j'ai lu dans le journal local que des travaux avaient démarré dans la zone où j'avais enterrée Sandra. Un ouvrier, d'un coup de pelleuse, avait déterré son corps. Je n'avais pas aperçu en pleine nuit la zone de travaux – un coup de malchance. Inquiet, je pressentais que tout pouvait basculer, cet événement m'a ressaisi. J'étais déterminé à me

défendre s'il le fallait. J'ai reçu un appel téléphonique pour une convocation au commissariat de Saint-Étienne. J'ai pensé qu'il n'y avait aucune raison de m'inquiéter. Je n'avais pas été arrêté à mon travail ou mon appartement. J'étais responsable de cet accident, mais ce n'était pas une raison pour me condamner pour meurtre. Je n'avais jamais eu l'intention de tuer Sandra. À mon arrivée, j'ai décliné mon identité, Michel Foissard, informaticien, célibataire, vingt-huit ans, l'officier de police judiciaire m'a indiqué que je n'étais pas présumé coupable d'une infraction et que j'étais un témoin. Il s'agissait d'un entretien de routine puisque je faisais partie des connaissances proches de Sandra. Cette audition libre sans avocat pouvait néanmoins déboucher sur une garde à vue. Je restais confiant, mon casier judiciaire était vierge. J'ai enchaîné des prises d'empreintes digitales et d'ADN. Je savais que cette demande était possible même en tant que simple témoin. Un refus était même une infraction.

À mon arrivée, Saint-Étienne me semblait une obscure ville de province, sans grand intérêt, bien que le centre-ville où je payais un deux-pièces meublée conserve plus de caractère. J'imaginais des policiers assez médiocres, démotivés, pressés le soir de rentrer chez eux. De nouveaux doutes m'assaillaient, alors que l'interrogatoire n'avait pas débuté. Et si j'étais le principal suspect ? Et mes empreintes sur place ? Il n'y avait pas de raison de revenir sur mes premières impressions. Je n'étais qu'un témoin et pas un suspect. On m'a dirigé dans un bureau aux murs gris, où un policier tapotait sur son clavier d'ordinateur. On m'a demandé de m'asseoir en face de lui. Après un bref silence, j'ai croisé son regard incisif et j'ai observé son sourire crispé. Il remplissait un formulaire sur son écran. Les murs n'étaient pas bien isolés, j'entendais la discussion du bureau contigu – une garde à vue pour une histoire de cambriolage. Un silence s'installait. Cet adjudant à la barbe de trois jours et aux yeux scrutateurs a fini par s'arrêter d'écrire.

— Après analyse, on a retrouvé, a-t-il dit, vos empreintes dans les pièces de l'appartement de Mme Sandra Guillaume. Expliquez-vous. Quelle était votre relation avec elle ?

— On était amis et puis on est devenus amants vers la fin... de temps en temps... Ça doit expliquer mes empreintes. Je ne la voyais plus très souvent.

— C'est-à-dire ? Quel était le rythme de vos rencontres ?

— Vers la fin c'était plutôt une fois toutes les deux semaines. C'était en train

de se terminer.

— Vous vous étiez disputé avec elle ?

— Ah non pas du tout

— Et la dernière fois ?

— Début avril.

— Qu'est-ce que vous faisiez le jour de sa disparition, le 20 avril ?

— J'ai travaillé toute la journée au bureau.

— Vous avez quitté votre travail à quelle heure ?

— À 18 heures comme à chaque fois.

— Et après ?

— Je suis rentré chez moi. Ensuite, je suis allé chez ma copine, Clotilde Jouve. Nous avons passé la nuit ensemble.

— À quelle heure vous avez rejoint votre amie ?

— Vers 20 h.

— Et pourquoi vous n'êtes pas allé voir Sandra ? Elle habite juste à côté de chez vous.

— Ce n'était pas du tout prévu. Je ne la voyais pas souvent comme je vous ai dit.

— Qu'est-ce que vous faisiez entre 18 h et 20 h ?

— Je suis resté chez moi et d'ailleurs vous pouvez géolocaliser mon portable.

— Vous avez échangé au téléphone avec elle le jour même. Vous n'aviez pas prévu de la voir ?

— Ah non. On devait se prendre un verre la semaine suivante. Vous savez, je passe mes soirées chez Clotilde. N'hésitez pas à l'appeler. Elle vous confirmera. Mais surtout, ne lui dites rien de mes relations avec Sandra. Elle ne sait pas qu'elle était ma maîtresse.

— Elle vous a menacé de tout raconter à votre amie ?

— Non. Notre histoire nous convenait à tous les deux et je pense que Sandra avait d'autres amants que moi.

— C'est possible.

Il s'est arrêté un instant et m'a relancé sur d'autres questions :

—Maintenant je voudrais revenir sur votre parcours professionnel. Vous êtes à Saint-Etienne depuis quelques mois et auparavant vous avez changé de ville presque tous les six mois en contrat d'intérim : Bordeaux, Nantes, Paris et bien d'autres villes encore. Pourquoi êtes-vous aussi instable ? Vous avez quelque chose à vous reprocher ?

—Je mène la carrière professionnelle qui me convient. Je n'ai pas envie pour l'instant de m'installer dans une ville et de faire carrière dans une seule entreprise. Je préfère changer.

—Vous avez été marié ? Vous avez des enfants ?

—Non.

—Dans la vie vous êtes d'un tempérament plutôt colérique ?

—Non plutôt calme.

—Vous n'avez pas l'air d'être très affecté par la mort de votre amie !

—Mais c'est faux. J'ai lu cette affaire dans les journaux. Sa disparition est horrible.

—Est-ce que vous connaissiez ses amis, ses relations ?

—Comme nous étions amants et que ce n'était pas officiel, elle ne m'a pas présenté à ses amis. Je connaissais seulement son ex-mari. Elle était assez secrète sur sa vie amoureuse. Je sais qu'elle avait une relation avec un autre homme. Je ne me souviens plus de son prénom.

Je suis tombé sur un policier tenace et qui cogitait. Malgré mes empreintes dans l'appartement, ils semblaient manquer de preuves, et de mobiles. Il devait y avoir les empreintes de plusieurs témoins ou suspects dans la maison. Pourquoi